

enchaîner, car leurs liens tombent d'eux-mêmes, et leurs prisons s'ouvrent « sans le secours d'une main mortelle¹ ». Mais le dieu fait encore éclater d'autres miracles : les éléments lui obéissent, la terre tremble et fait s'écrouler le palais de Penthée²; on voit briller sur le tombeau de Sémélé la flamme, toujours vivante, de la foudre; Dionysos, invisible, exhorte les Ménades, et, quand l'appel du dieu se fait entendre, une traînée de feu sillonne l'air, une immobilité silencieuse règne tout à coup sur les êtres et les choses³. Lorsque Penthée poursuit Dionysos, celui-ci suscite un fantôme, fait de vapeur, que le roi poursuit, l'épée en main; et la double nature du dieu-taureau trouble Penthée, soit au moment où il veut enchaîner son prisonnier, soit lorsqu'il marche avec lui vers le Cithéron⁴. Mais c'est surtout en usant du pouvoir, qu'il possède en propre, d'égarer les sens et de provoquer le délire, que Dionysos conduit l'action de la tragédie : il exerce d'abord sur le roi impie une étrange force de suggestion, il le fascine en quelque sorte et le plie docilement à sa volonté : puis il le met tout à fait hors de sens, au point que le malheureux Penthée croit voir deux soleils et deux Thèbes⁵. Enfin c'est encore le délire qui cause, et qui prolonge sous nos yeux mêmes l'horrible méprise d'Agavé. Tout ce merveilleux donne à la tragédie des *Bacchantes* une physionomie à part dans le théâtre d'Euripide : il met en valeur l'idée fondamentale, que le chœur exprime avec tant de force et de variété, et surtout il fait ressortir l'ironie tragique qui règne, pour ainsi dire, dans chaque scène de la pièce.

Ce n'est pas un drame psychologique qu'Euripide a voulu tirer du mythe thébain : les caractères des personnages ne sont dessinés que sommairement, et s'il y a dans la pièce beaucoup de traits de juste observation et d'ingénieuse analyse, — notamment dans les scènes entre Dionysos et Penthée, et dans l'*exodos*, — on sent qu'Euripide a surtout aimé son sujet pour les tableaux poétiques et pour l'émotion puissante dont il y trouvait la matière. Gœthe disait qu'on ne pouvait représenter d'une façon plus frappante la puissance de la Divinité et l'aveuglement de l'homme⁶. C'est cette mainmise du dieu sur les esprits, pour les exalter ou pour les abuser, qui restreint le jeu des volontés et simplifie les caractères.

1. V. 445 et suiv.

2. V. 585 et suiv.

3. V. 1082-5.

4. V. 618-622, 920-4.

5. V. 918-9.

6. Entretien avec Götting. Gœthe a écrit en 1826 un résumé de la tragédie et une traduction des vers 1244-1298.